

INTRODUCTION

Le comité éditorial

J'hésiterais même à faire tout à fait miennes les critiques, pourtant solidement argumentées, qu'on trouvera ici adressées à l'observation dite directe de l'enfant. Bien sûr, comme *toute* observation, elle n'a rien de direct ni de neutre, elle est sous-tendue par des hypothèses, ou des préjugés, elle est souvent à son insu si imprégnée de la théorie qu'elle est censée valider qu'elle ne confirme à l'arrivée que ce qui était donné dès le départ. Bien sûr encore, elle passe abusivement du comportement observé à l'affect, voire au processus intrapsychique sous-jacents que ce comportement exprime à *nos yeux*.

J.-B. Pontalis (1979), *La chambre des enfants*¹.

L'oiseau. Les oiseaux. Il est probable que nous comprenons mieux les oiseaux depuis que nous fabriquons des avions.

F. Ponge (1976), *La Rage de l'expression*².

Les quelques lignes de Pontalis, que nous avons mises en exergue, condensent les critiques que des *psychanalystes ont* énoncées à l'encontre de l'observation dans le champ psychanalytique, et plus particulièrement la référence à *l'infant observation* telle qu'elle s'est développée en Grande Bretagne avant de se répandre dans tout le monde occidental. Elles ne peuvent laisser indifférents tous ceux qui pensent que la psychanalyse est une discipline empirique qui porte, donc, sur une forme d'observation. À l'évidence, il y a là un point de bifurcation entre deux courants : l'un qui se réfère exclusivement à un processus de *reconstruction*,

1. Pontalis J.-B. (1979), *La chambre des enfants*, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 19, pp. 5-11, ici p. 10.

2. Ponge F. (1976), *La Rage de l'expression*, Paris, Gallimard, p. 31.

l'autre qui fait place à l'*observation*. Pourtant Freud lui-même [1909] parle de l'intérêt d'observer directement chez l'enfant les faits laborieusement reconstitués dans l'analyse des patients adultes :

Mais le psychanalyste aussi peut bien s'avouer à lui-même le souhait d'une preuve plus directe, acquise par une voie plus courte, de ces thèses fondamentales. Devrait-il donc être impossible de connaître par expérience immédiate sur l'enfant, dans toute la fraîcheur de vie, ces motions sexuelles et formations de souhait qu'avec tant de peine, chez celui qui a pris de l'âge, nous exhurons de leurs ensevelissements et dont nous prétendons en outre qu'elles sont le bien commun constitutionnel de tous les hommes et ne font chez le névrosé que se montrer renforcées ou distordues (Freud, 1909, pp. 5-6).

Le problème ne serait-il pas de s'interroger sur le type particulier d'observation qui se pratique dans la situation analytique et de le distinguer d'autres modes d'observation qui sont à exclure du champ de la psychanalyse, plutôt que d'opposer *reconstruction* et *observation* ? C'est à une telle interrogation que nous invitons le lecteur. Freud a souvent eu recours à une métaphore archéologique pour rendre compte du travail du psychanalyste qui, à partir de vestiges de la vie passée de son patient, reconstruit son histoire vécue, comme l'archéologue reconstruit des civilisations disparues à partir des vestiges que ses fouilles lui révèlent. Une telle métaphore implique des qualités d'observateur aguerri : « L'archéologue ne marche pas dans le désert comme le touriste » nous dit Roland Jouvent (Jouvent, 2000, p. 32) en parlant du clinicien. N'en serait-il pas de même *mutatis mutandis*, pour le psychanalyste ?

Les sciences de la nature ne se résument pas à un simple enregistrement de faits qui se voudraient l'exacte photographie de la réalité extérieure. Elles s'interrogent d'abord sur la nature de ce qui est observé, elles cherchent ensuite à connecter les faits enregistrés en un modèle qui les rendent intelligibles. De cette dialectique entre *observation* et *théorisation* est née l'épistémologie. La contribution d'Étienne Klein souligne la nécessité d'un tel questionnement pour la « La connaissance des objets physiques », avec l'autorité de cet éminent physicien qui nous fait pénétrer dans

Introduction

7

les interrogations fondamentales soulevées par sa discipline depuis le début du xx^e siècle.

Ce qui s'est passé pour les sciences de la nature pourrait-il être un premier guide pour les sciences humaines au rang desquelles la psychanalyse est en droit de réclamer sa place en tant que science de la subjectivité et de l'intersubjectivité conscientes et inconscientes ? Sciences de la nature et sciences humaines explorent des domaines différents, leurs objets d'étude ne sont pas de même nature, leurs univers de discours sont disjoints et leurs méthodes spécifiques, Freud l'avait bien compris qui réclamait pour la psychanalyse une indépendance totale vis-à-vis de la médecine et de la biologie. Dans une lettre à Jung datée du 30 novembre 1911, il écrit à propos d'un travail de Sabina Spielrein :

Ce qui me semble le plus sujet à réflexion, c'est que la Spielrein veut subordonner le matériel psychologique à des points de vue biologiques ; cette dépendance est autant à rejeter que la dépendance philosophique, physiologique ou de l'anatomie du cerveau. *ΨA farà da sé* (Freud, Jung, 1910-1914, p. 230).

Remarque étonnante de la part d'un chercheur qui avait lui-même tenté de développer un modèle du psychisme à partir de données ou d'hypothèses neurophysiologique (Freud, 1895), mais remarque oh combien pertinente au regard d'une réflexion épistémologique qui conduit à attribuer à chaque discipline ses propres fondements épistémiques et à distinguer clairement les univers de discours sous peine d'un réductionnisme simpliste et d'une hiérarchie arbitraire. Pour autant, quel que soit le domaine exploré, on se doit de répondre aux exigences communes de la pensée scientifique, qui définissent la scientificité d'une démarche par opposition à ce qui serait préscientifique ou tout simplement hors-science. Intéressons-nous donc un instant à la différence entre esprit préscientifique et esprit scientifique.

C'est le développement même de la science qui a conduit à distinguer la représentation de l'objet et l'objet lui-même. Voici ce que dit à ce sujet Moritz Schlick, le fondateur du Cercle de Vienne :

Pour l'individu naïf, les objets de la perception sensible représentent indiscutablement la totalité du réel. Mais cette

perception – il importe de bien le noter – ne représente pas un énoncé de l'homme naïf, elle n'est pas sa propre formulation de la réponse à la question de la réalité, mais elle constitue la reformulation scientifique, après coup, du point de vue de l'individu naïf. En effet celui-ci n'est pas tout de suite en possession du concept de perception, lequel n'est que le produit d'une réflexion particulière et procède de l'observation comparée de la manière dont les expériences vécues dépendent des organes des sens. Cette observation le conduit bientôt à distinguer *la représentation perceptuelle* et *l'objet perçu*³. Mais à l'origine du point de vue naïf, les deux coïncident purement et simplement (Schlick, 2009, pp. 257-58).

Le philosophe français Gaston Bachelard (Bachelard, 1972) nous met en garde contre les nombreux pièges qui empêchent l'esprit scientifique de se former, ce qu'il appelle les *obstacles épistémologiques*, dont *l'expérience première* est l'un des plus communs et des plus efficaces :

La première expérience ou, pour parler plus exactement, l'observation première est toujours un premier obstacle pour la culture scientifique. En effet, cette observation première se présente avec un luxe d'images ; elle est pittoresque, concrète, naturelle, facile. Il n'y a qu'à la décrire et à s'émerveiller. On croit alors la comprendre (Bachelard, 1972, p. 19).

Cette observation première est l'appréhension naïve d'un phénomène pris pour l'objet lui-même, ce que Kant (1781-1804) appelait la *chose-en-soi*, sans aucune prise de conscience de toutes les transformations subjectives que le sujet percevant impose à sa propre perception. L'analyse de Bachelard nous montre les distorsions que notre perception première comporte, distorsions qu'il n'hésite pas à attribuer à des projections de l'inconscient du sujet percevant. La remarque de Pontalis à propos de l'observation directe citée en exergue s'inscrit dans cette même critique :

Bien sûr, comme toute observation, elle n'a rien de direct ni de neutre, elle est sous-tendue par des hypothèses, ou des préjugés, elle est souvent à son insu si imprégnée de la théorie qu'elle est censée valider qu'elle ne confirme à l'arrivée que ce qui était donné dès le départ (Pontalis, 1979, p. 10).

3. C'est nous qui soulignons.

Introduction

9

Les sciences de la nature ont résolu le problème en s'efforçant de dégager notre appréhension du monde de toutes ces projections subjectives pour atteindre à une objectivité, qui n'est cependant que toute relative à la structure de l'entendement humain, comme l'a souligné Kant (Kant, 1981-1987). Cela revient à dire que ce n'est plus untel ou untel qui observe tel ou tel phénomène, mais un *sujet épistémique*, entité abstraite qui ne retient de ce qui est perçu que les invariants communs à tout homme placé dans la même position et utilisant les mêmes outils d'observation. Mais qu'en est-il pour une science de la subjectivité ? Peut-on encore faire abstraction de la singularité du sujet au risque de vider le bébé avec l'eau du bain, c'est-à-dire de réduire la subjectivité que l'on prétend étudiée à ses soubassements organiques objectifs confondus avec l'expérience subjective. Prenons un exemple : un célèbre journaliste de télévision informait récemment son public des recherches faites par des neuroscientifiques sur les aptitudes comparées des garçons et des filles pour les mathématiques ; l'hypothèse à démontrer était que les filles avaient en moyenne de moins bons résultats en mathématiques parce qu'on les persuadait depuis leur tendre enfance qu'elles ne pouvaient pas y réussir aussi bien que leurs camarades garçons ; et notre journaliste d'exhiber à l'écran une image d'IRM fonctionnelle montrant une tache jaune dans les régions pariéto-temporales du cerveau en disant : « Vous voyez là une émotion négative chez la jeune fille à qui l'on pose un problème de mathématiques ! » Il était évident que personne ne voyait une « émotion négative », mais bel et bien une tache jaune sur un cliché d'IRM. Que l'on cherche des corrélations de cette donnée objective avec le vécu subjectif des sujets soumis à l'expérience est légitime. Que l'on identifie une donnée d'imagerie cérébrale avec une expérience subjective ne l'est pas. Et pourtant on a sans cesse à faire à ce genre d'amalgame où cerveau et esprit sont confondus.

Revenons à notre thème de base : est-il possible d'observer les phénomènes subjectifs avec un *esprit scientifique* au sens de Gaston Bachelard, c'est-à-dire d'une façon qui permette de les rendre intelligibles et qui ne soit pas l'occasion de catégorisations et de jugements a priori. Si oui, alors

il y a place pour une science de la subjectivité consciente et inconsciente – si non, alors ce qu'on appelle *psychanalyse* n'est rien d'autre qu'une des nombreuses idéologies qui alimentent les croyances humaines et qui, en général, se combattent entre elles pour imposer leur vision du monde exclusive de toute autre. Freud n'avait-il pas mis en garde contre cette dérive de la métapsychologie vers une *Weltanschauung* :

Je ne suis absolument pas pour la fabrication de visions du monde. Qu'on les laisse aux philosophes qui de leur propre aveu trouvent que le voyage de la vie ne peut s'effectuer sans un tel Baedeker, qui donne des renseignements sur tout. Acceptons avec humilité le mépris avec lequel les philosophes nous toisent du haut de leur sublime indigence. Comme nous ne pouvons, nous non plus, dénier notre orgueil narcissique, nous chercherons à nous consoler en considérant que tous ces « guides de vie » vieillissent rapidement, que c'est justement notre travail méticuleux, limité par notre myopie, qui rend nécessaires les nouvelles éditions de ces guides, et que même les plus modernes de ces Baedeker sont des tentatives pour remplacer le vieux catéchisme, si commode et si complet (Freud, 1920, p. 214).

S'il a raison nous devons nous interroger sur l'*observation psychanalytique* avec autant de sérieux, que les épistémologues l'ont fait pour l'observation du monde physique. Écarter l'idée d'observation au nom de l'exclusivité de l'écoute reviendrait bizarrement à exclure quatre de nos cinq sens de notre appareil perceptif. Le choix de cet axe est certes dicté par la situation de la cure type, divan/fauteuil, et par la règle fondamentale qui prescrit à l'analysant de dire ce qui lui vient à l'esprit en s'efforçant de ne rien omettre. Mais l'analysant est bien physiquement présent et l'analyste aussi. Ces présences physiques, si discrètes soient-elles, ne peuvent se réduire à un discours. Demander à l'analysant de s'exprimer par le langage ne signifie pas qu'il y réussisse *ipso facto*, ni que toute communication infra-verbale entre analyste et analysant soit exclue. Souvent, des impasses se résolvent lorsque l'analyste prend en compte le langage du corps de son patient : regard à l'arrivée, poignée de main, attitude du corps sur le divan, odeur dégagée, etc.

Introduction

11

D'autre fois, l'analysant peut décrire son vécu corporel en séance : il se sent tombé, basculé d'un côté, enfoncé jusqu'à terre, emporté dans les airs, etc. Même s'il s'exprime par le langage, il communique avec son analyste en deçà des mots, par la prosodie de son discours, par ses silences, par la force de sa voix ou par son chuchotement. Enfin, *last but not least*, il fait vivre à l'analyste des affects contre-transférentiels, qui suscitent en lui des représentations et des pensées, qui sont évoquées dans sa psyché plutôt que transmises par son discours. À l'écoute, qui reste bien sûr essentielle, l'analyste doit ajouter une réceptivité psychique globale fondée sur ses cinq sens, sur son empathie, sur son attention, et au-delà de ces facultés conscientes et préconscientes, sur sa perméabilité à tout ce qui émane de son patient, même ce qui lui paraît sur le coup incompréhensible, insensé, dérangeant, voire insupportable.

Si la psychanalyse prétend explorer l'inconscient, et donc s'aventurer bien en deçà du langage, dans les prémices d'une relation à l'autre où le corps communique grâce à l'ensemble de son appareil sensoriel, elle se doit donc de créer un microcosme culturel englobant patient et analyste dans un monde commun, suffisamment clos pour que se déroulent, dans un jeu d'interférences, les transformations nécessaires à développer l'abstraction et la pensée. Seule la capacité contenante de l'analyste, peut tracer les contours de ce monde étrange. La manière dont il permet à son patient de co-construire ce cadre complexe et de s'y installer, conditionne le déroulement de la cure. Ces interférences nécessaires constituent sans doute le point nodal du travail analytique, condensant à la fois les possibilités de transformation qui donnent à la cure sa dynamique et son efficacité, mais aussi tous les obstacles, défenses et résistances diverses, qu'il s'agisse du patient ou de l'analyste... Le psychanalyste israélien Joshua Durban, dans une récente conférence à Paris⁴, montrait comment sa patiente avait trouvé en lui l'espace intime qui faisait écho à sa propre

4. Conférence donnée dans le cadre des weekends scientifiques du Groupe d'études et de recherches psychanalytiques pour le développement de l'enfant et du nourrisson (GERPEN), le 6 juin 2015.

souffrance et l'avait investi provoquant chez lui une réaction contre-transférentielle complexe...

Les épistémologues, notamment Gaston Bachelard (1951), nous ont montré de façon convaincante que si la pensée scientifique cherche à comprendre une réalité, c'est-à-dire précisément ce qui lui résiste, elle n'en découpe pas moins dans cette réalité ses objets de connaissance. Le propre de la pensée naïve est de prendre pour une explication la première impression et le premier jugement qui vient à l'esprit. Freud soulignait que tout le monde a une théorie du psychisme et que chacun explique les phénomènes psychiques à partir de ses propres présupposés, ce qui crée une résistance à la psychanalyse qui ne se contente pas de cette immédiateté, mais tout au contraire passe au crible d'une analyse soigneuse ce qui lui est donné pour y découper ses objets de connaissance. Bachelard montre que, pour les sciences de la nature, ce découpage est le fruit d'une dialectique complexe entre la théorie d'un côté, l'observation et l'expérimentation de l'autre. Dans cette dialectique, il considère qu'un instrument d'observation est la concrétisation d'une théorie, par exemple la lunette astronomique construite par Galilée est la concrétisation de la théorie de l'optique géométrique. Mais, cet instrument n'a de valeur, pour faire avancer la science, que s'il permet à l'observateur de découvrir des phénomènes qui ne sont pas déductibles de la théorie de départ. Galilée, lorsqu'il point sa lunette vers Jupiter, y découvre des satellites jusque-là inconnus. L'existence de satellites autour de la planète Jupiter n'est pas déductible de l'optique géométrique. Il s'agit d'échapper à l'autoréférence si commune dans les explications pré-scientifiques et dont il n'est pas nécessaire de souligner la stérilité. N'est-ce pas contre ce risque d'autoréférence que Freud a institué la règle de l'*attention en égal suspens*, qui consiste simplement :

[...] à ne vouloir porter son attention sur rien de particulier et à accorder à tout ce qu'il nous est donné d'entendre la même « attention en égal suspens », selon la dénomination que j'ai déjà employée [...] on évite un danger qui est indissociable de l'attention intentionnelle. En effet, du moment que l'on tend intentionnellement son attention jusqu'à un certain degré, on

Introduction

13

commence aussi à sélectionner parmi le matériel offert ; on fixe tel morceau avec une acuité particulière et on élimine en revanche un autre, en suivant dans cette sélection ses attentes ou ses inclinations. C'est justement ce que l'on ne doit pas faire ; si dans cette sélection on suit ses attentes, on est en danger de ne jamais trouver rien d'autre que ce que l'on sait déjà... (Freud, 1912, p. 146).

Dans le prolongement des réflexions épistémologiques, nous avons voulu demander au physicien Étienne Klein de nous exposer l'état actuel de la question de la connaissance scientifique du monde concret. Le cheminement, qu'il nous invite à parcourir, depuis Descartes et Newton, jusqu'aux bouleversements des théories dus à Einstein et à la mécanique quantique, nous donne à voir la complexité de la dialectique entre observation (et expérimentation pour le monde physique) et théorie. Il nous apprend aussi que les débats suscités par les paradoxes de la physique moderne (la non-séparabilité par exemple) ne sont pas pures spéculations sans conséquences concrètes, mais qu'ils débouchent sur une conception inédite jusque-là du rapport entre le sujet observant et les objets observés. La position du sujet (ici le sujet épistémique) ne peut plus être abstraite de la connaissance des objets observés, comme c'était le cas dans la physique classique. N'y a-t-il pas là une leçon fondamentale pour l'observateur de la subjectivité qu'est le psychanalyste ? Le vertex de l'observateur influence nécessairement sa connaissance du psychisme observé, d'où l'importance de définir aussi précisément que possible ce vertex, autrement dit le cadre au sein duquel se déroule l'observation.

Freud et ses successeurs ont construit l'outil d'observation : *le cadre analytique*, qui remplit le même rôle que les instruments mis au point par les sciences expérimentales : permettre à l'observateur de recueillir des données jusque-là inaperçues et qui pourront alors être soumises à un travail de pensée. La théorie qu'ils ont bâtie nous apparaît comme fondant le cadre d'observation spécifique du psychanalyste, qui sera appliqué dans chaque cure à la singularité de chaque analysant : le cadre est la concrétisation

de la métapsychologie, qui joue ici le rôle d'une *théorie du cadre* (Houzel, 2012). Les postulats de base en sont les suivants :

- 1) Il existe une pensée inconsciente régie par des processus spécifiques (les processus primaires) distincts de ceux qui régissent la pensée consciente (les processus secondaires).
- 2) L'activité psychique est sous-tendue par des forces (les pulsions) dont la source se trouve dans les besoins corporels.
- 3) La dynamique qui en résulte organise la relation inconsciente à autrui qui se manifeste dans les phénomènes de transfert et de contre-transfert.
- 4) L'exploration des phénomènes de transfert et de contre-transfert met en évidence des configurations inconscientes, dénommées « phantasmes inconscients », qui sous-tendent l'ensemble de la vie psychique et relationnelle du sujet.
- 5) Il y a une continuité entre les premières expériences subjectives et leur élaboration imaginaire et symbolique, ce que Susan Isaacs (1948) appelle « principe de continuité génétique ».

Pontalis a raison de souligner que l'observation directe est « imprégnée de la théorie », mais c'est pour construire son cadre d'observation non pour préjuger de ce qu'il va être observé. Esther Bick (Bick, 1964), qui a mis au point la méthode de *l'infant observation*, n'avait cessé d'insister sur la nécessité de se débarrasser de tout a priori théorique pour voir comment le bébé se développait dans son milieu familial. Elle allait jusqu'à recommander de faire table rase de toutes connaissances préalables. Il nous semble important de corriger ces prémisses : la *tabula rasa* préconisée par Bick doit porter sur le contenu de l'observation, par contre le recours à la théorie est nécessaire pour mettre en place et maintenir le cadre de l'observation. Il nous faut une théorie du cadre et non une théorie du psychisme.

« Observer » a le sens étymologique de « suivre scrupuleusement ». On parle d'*observance médicale* lorsque le malade suit scrupuleusement les prescriptions de son

médecin. L'ordre des Cisterciens, réformé au ^{xvii}^e siècle par l'Abbé de Rancé, se dénomme « Cisterciens de stricte observance » parce qu'il est revenu à une application stricte de sa règle fondatrice. Certes, il y a la référence à une règle imposée. L'origine latine du mot, « *observare* », se compose du préfixe « *ob* » et du verbe « *servare* ». Le préfixe « *ob* » signifie « en face », « devant » – « *servare* » a le sens de « garder », « sauvegarder », « se conformer ». Il s'agit donc de se conformer à ce qui est devant soi. Sans doute, la référence à cette extériorité peut-elle inquiéter certains psychanalystes qui y voient un risque d'objectivation de la subjectivité. Mais Freud concevait l'Inconscient comme une instance extérieure au Conscient et la conscience comme l'organe nous permettant, sous condition, d'observer l'inconscient. Observer ne fait donc ici nullement référence à l'objectivité de l'observateur, il ne s'agit ni de réduire la subjectivité des protagonistes à ses soubassements objectifs, ni de « naturaliser » les phénomènes psychiques dans l'espoir de les soumettre à des vérifications expérimentales. Il s'agit de « suivre scrupuleusement » les linéaments d'une réalité que nous n'avons pas créée, que nous ne contrôlons pas et que nous cherchons seulement à comprendre, réalité que Freud, depuis 1898 appelait la « réalité psychique ».

On peut distinguer trois modes d'observation appliquée à l'enfant et à son développement : l'observation expérimentale, l'observation éthologie et l'observation psychanalytique. Il est essentiel de ne pas les confondre, de ne pas se servir de l'un pour étayer l'autre.

L'observation expérimentale est très largement utilisée dans les recherches sur la petite enfance et, en particulier, dans la mise en évidence des compétences innées du nouveau-né telles qu'elles ont été postulées par R.W. White (White, 1959) à la suite de l'hypothèse de Noam Chomsky (1957) d'une compétence linguistique innée dans l'espèce humaine. Pour faire court, disons que l'observation expérimentale se caractérise par son protocole qui vise à contrôler les paramètres significatifs de la situation expérimentale de façon à pouvoir établir un lien de causalité entre les variations de l'un de ces paramètres et les modifications subséquentes de la situation

de départ, ceci dans le but de vérifier une hypothèse théorique préalable. L'enregistrement des données doit répondre à une totale objectivité et, pour cela, utiliser des moyens adéquats comme le film, l'enregistrement des sons, des mouvements de succion du bébé, etc. La théorie de l'attachement se prête à ce genre d'observation, comme le montre l'article d'Ayala Borghini, avec en corollaire la difficile question des limites de l'expérimentation acceptables sur le plan éthique lorsqu'elle est appliquée au bébé. Redisons-le, l'observation psychanalytique, par nature est étrangère à toute vérification expérimentale. Il nous paraît essentiel de ne pas confondre les adjectifs « empirique » et « expérimental ».

L'observation éthologique a été proposée pour s'éloigner du côté artificiel de toute situation expérimentale. Cette fois l'observateur observe dans le milieu naturel de celui qu'il observe. Bien que profondément différente de l'observation expérimentale, l'observation éthologique a en commun avec cette dernière l'enregistrement des données par des moyens objectifs, caméra, magnétophone, comptage, etc.. Il est intéressant de noter que la méthode d'Esther Bick emprunte à l'observation éthologique l'exigence d'observer l'enfant dans son milieu naturel, mais bannit tout moyen d'enregistrement instrumental. Qu'en est-il lorsque les conditions d'observations exigent un tel recours, comme dans l'observation échographique prénatale (François Farges, Nicole Farges, Sylvain Missonnier) ? À nouveau se posent des questions éthiques, quoique d'une autre nature : le franchissement de certaines limites pour découvrir ce qui est normalement caché modifie-t-il la position même de l'observateur qui se pose nécessairement la question d'une forme de transgression ?

Il en va tout autrement de ce que nous proposons d'appeler l'*observation psychanalytique*. Cette fois, l'observateur s'inclut dans son champ d'observation. Il s'observe en train d'observer. L'enjeu méthodologique est de créer une situation dans laquelle l'interaction réciproque de l'observateur et du sujet observé puisse être décryptée et que la part de l'un et de l'autre dans cette situation intersubjective puisse être distinguée au mieux. Il s'agit de l'observation rigoureuse d'une situation intersubjective dans laquelle l'observateur

Introduction

17

est plongé. C'est en ce sens que l'on parle d'« observation participante », expression introduite par les ethnologues Bronislaw Malinowski et John Layard au début du xx^e siècle pour décrire l'immersion de l'observateur dans la société observée. L'anthropologue franco-américain Georges Devereux (1967) a ajouté à l'exigence de cette immersion la dimension psychanalytique à laquelle il avait été formé en insistant sur l'analyse du vécu subjectif de l'observateur par lui-même. Jeanne Favret-Saada (Favret-Saada, 1977), dans son étude de la sorcellerie dans le bocage normand, sous-tendue par une référence psychanalytique, considère que les phénomènes agissant dans ce mode complexe de communication et d'exercice du pouvoir, ne peuvent s'observer du « dehors » sur un mode entomologique ou journalistique... Il convient, pour elle de s'immerger dans le contexte culturel qui donne naissance à ces phénomènes, de se laisser saisir et imprégner, pour en approcher la nature, et les capacités de transformation qu'ils sont susceptibles d'induire...

Esther Bick (1964), en puisant sans doute à la même source, décrit l'observateur de bébé comme un « participant privilégié ». L'idée-force, qui définit nous semble-t-il la science de la subjectivité et de l'intersubjectivité, est que l'observateur n'est pas neutre, et en cela nous rejoignons Pontalis, mais qu'il est soumis à des exigences strictes qui lui permettent de repérer en quoi et comment il est impliqué dans la relation au sujet observé de sorte qu'il puisse au mieux distinguer ce qui, dans leurs interactions revient à l'un et à l'autre, et qu'en s'observant lui-même en train d'observer il découvre le « fait choisi » (Bion, 1967) qui lui semblera rassembler l'ensemble du matériel, apporter une nouvelle cohérence et faire sens.

L'observation, en psychanalyse, a ceci de particulier qu'elle s'effectue entre deux psychés inter-réagissant l'une avec l'autre, dans la dynamique complexe du transfert et du contre-transfert... Il ne peut donc pas s'agir d'une démarche ouvrant sur une vérité définitive, mais d'un mouvement permanent vers la connaissance, d'un processus vivant et mobile, ou l'objectivité se fond dans un temps éphémère. C'est sur sa capacité à ressentir et à penser que l'analyste

doit d'abord centrer son attention, en comprendre les limites, les déformations, les souffrances, condition nécessaire à la mise en place d'une observation interactive suffisante pour que s'amorce, au fil des séances, le processus lui-même. Sans doute, dans sa cure personnelle, chacun devient comme l'oiseau dont parle Francis Ponge, survolant, grâce aux éclairages de son analyste, les zones d'ombre de sa psyché... Ce voyage à deux, dans sa profonde subjectivité, fait naître l'idée d'une expérience possible, ouvrant sur la connaissance de soi, donc sur une vérité qui, même relative, participe à la croissance psychique...

Pourtant, si l'aéroplane évoqué par Ponge permet à l'humain de se voir voler, il n'en reste pas moins fort éloigné de l'oiseau, seul le recours à une machine, et non pas à ses possibilités physiologiques, lui autorisant un rapprochement par ailleurs illusoire... Il se trouve que les humains ne sont pas des oiseaux, mais l'aéroplane des théories constituées, risque toujours de nous éloigner d'une rencontre véritable, profondément intime, souvent dérangement. L'observation en psychanalyse, impose en préalable à l'analyste de veiller au bon fonctionnement de son appareil psychique, devenu, tel la lunette de Galilée l'instrument de la connaissance à venir. Aussi, pris par la fascination omnipotente des nouveaux outils de communication (Internet, Skype, etc.), devons-nous rester vigilants pour ne pas les introduire dans notre cadre de travail, au risque de nous retrouver confrontés à la question de l'aéroplane et de l'oiseau...

Ainsi, l'observation psychanalytique pourrait se définir comme l'observation de soi-même plongé dans une relation consciente, préconsciente et inconsciente avec un sujet observé au sein d'un cadre défini par ses composantes concrètes (spatio-temporelles), contractuelles (l'alliance de travail, la règle fondamentale) et psychiques (la fonction contenante de l'analyste, sa capacité de rêverie).

BIBLIOGRAPHIE

- Bachelard G. (1951), *L'Activité rationaliste de la physique contemporaine*, Paris, Puf.
- Bachelard G. (1972), *La Formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin.
- Bick E. (1964), Notes sur l'observation de bébé dans la formation psychanalytique, in *Les Écrits de Martha Harris et d'Esther Bick*, trad. J. & J. Pourrinet, Larmor Plage, Éditions du Hublot, pp. 279-294.
- Bion W.R. (1967), *Réflexion faite*, trad. F. Rpbert, Paris, Puf, 1983.
- Chomsky N. (1957), *Syntactic Structures*, The Hague, Mouton.
- Devereux G. (1967), *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Éditions Aubier, 1980.
- Favret-Saada J. (1977), *Les Mots, la mort et les sorts*, Paris, Gallimard.
- Freud S. (1895), Esquisse d'une psychologie, in *Lettres à Flieö, 1887-1904*, trad. F. Kahn et F. Rpbert, Paris, Puf, 2006, pp. 593-693.
- Freud S. (1909), Analyse de la phobie chez un garçon de cinq ans, in *OCF-P*, vol. IX, Paris Puf, 1998, pp. 3-130.
- Freud S. (1912), Conseils aux médecins dans le traitement psychanalytique, in *OCF-P*, vol. XI, Paris, Puf, 1998, pp. 143-154.
- Freud S. (1920), Au-delà du principe de Plaisir, in *OCF-P*, vol. XV, Paris, Puf, 1996, pp. 273-338.
- Freud S., Jung C.G. (1910-1914), *Correspondance, vol. II*, trad. R. Fivaz-Silbermann, Paris, Gallimard.
- Houzel D. (2012), Infant observation and the French model, *IJPA*, February 2012, vol. 93, n° 1, 181-201.
- Isaacs S. (1948), On the nature and function of phantasy, *International Journal of Psychoanalysis*, n° 29, pp. 73-97.
- Jouvent R. (2000), *Pragmatique de la Clinique*, Paris, Éditions PIL.
- Kant E. (1781-1787), *Critique de la raison pure*, in *Œuvres philosophiques t. I*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1980, pp. 707-1757.
- Ponge F. (1976), *La Rage de l'expression*, Paris, Gallimard.
- Pontalis J.-B. (1979), La chambre des enfants, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 19, pp. 5-11.
- Schlick M. (2009), *Théorie générale de la connaissance*, trad. C. Bonnet, Paris, Gallimard.
- White R.W. (1959), Motivation Reconsidered: The Concept of Competence, *Psychological Review*, n° 66, pp. 297-333.